

Cent ans

Herbjørg Wassmo



Gaia

Extrait de la publication

Cent ans

Herbjørg Wassmo

Traduit du norvégien par Luce Hinsch

Cent ans retrace la vie de plusieurs générations de femmes. Celle de Sara Susanne, de sa fille Elida, et de sa petite-fille, Hjørdis. On y découvre les hommes qu'elles ont voulus, ceux qu'elles ont eus et les nombreux enfants auxquels elles ont donné naissance. La petite Herbjørg, elle, appartient à la quatrième génération de la famille. Son histoire est celle d'une fillette qui se cache dans une grange pour échapper à son regard à *lui*. Elle possède un carnet et un crayon jaune qu'elle taille avec un petit canif. Sa seule issue est d'écrire pour mieux gommer les embûches trop tôt tendues par la vie. Et filer vers l'avenir comme on grimpe aux arbres pour approcher les oiseaux.

« *Dotée d'une remarquable force romanesque, peuplée d'enfants blessés et de personnages à la sensibilité exacerbée, l'œuvre de Herbjørg Wassmo est d'une singulière intensité.* »

Isabelle Courty, *Le Figaro Magazine*

Herbjørg Wassmo est née en 1942, dans le nord de la Norvège. Ses romans et nouvelles sont empreints de l'atmosphère de ces régions septentrionales.

Auteur notamment de sagas flamboyantes telles que *Le livre de Dina*, son œuvre a été récompensée par de nombreux prix.

Cent ans

du même auteur chez le même éditeur

*Le livre de Dina** (1994)

tome 1 – Les limons vides

tome 2 – Les vivants aussi

tome 3 – Mon bien-aimé est à moi

Le livre de Dina, 1 seul volume* (2003)

Fils de la Providence* (1997) tome 1 et tome 2

L'héritage de Karna* (2000)

tome 1 – Mon péché n'appartient qu'à moi

tome 2 – Le pire des silences

tome 3 – Les femmes si belles

Voyages* (1995)

Un long chemin* (1998)

La septième rencontre* (2001)

La fugitive* (2004)

Un verre de lait, s'il vous plaît (2007)

chez d'autres éditeurs

La trilogie de Tora (Actes Sud, 1987, 1996 et 1997)

tome 1 – La véranda aveugle

tome 2 – La chambre silencieuse

tome 3 – Ciel cruel

Thésaurus tomes 1 et 2 (Actes Sud, 2007)

* aussi disponible en poche chez 10/18.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Herbjørg Wassmo

Cent ans

traduit du norvégien par Luce Hirsch

roman

GAÏA ÉDITIONS

Extrait de la publication

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26
contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Hundre År

Illustration de couverture :
© David Everson / Getty Images

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2009. [All rights reserved.]
© Gaïa Éditions, 2011
ISBN 13 : 978-2-84720-231-1

À tante Helga

Premier cahier

Signes

La honte. Pour moi, c'est au cœur du problème. La honte, j'ai toujours essayé de la camoufler, de l'esquiver ou d'y échapper. Écrire des livres est en soi une honte difficile à cacher puisqu'elle est documentée de manière irréfutable. La honte y trouve son format, pour ainsi dire.

Durant mon enfance et mon adolescence à Vesterålen, je tiens un journal dont le contenu est terrifiant. Si *éhonté* qu'il ne doit tomber sous les yeux de personne. Les cachettes sont diverses, mais la première est dans l'étable vide de la ferme que nous habitons. Sur une solive que je peux atteindre par une trappe aménagée dans le plancher et qui servait autrefois à évacuer le fumier. L'étable devient en quelque sorte un lieu d'asile. Vide. À part les poules. Et j'ai pour tâche de leur donner à manger.

Assise dans une stalle, sur un tabouret poussiéreux, sous une fenêtre encore plus poussiéreuse, j'écris avec un crayon au corps jaune et octogonal. Pour le tailler, j'utilise un couteau à gaine. La couverture de mon carnet de notes est jaune aussi. Celui-ci est petit. Un peu plus haut que la longueur de ma main. Je l'ai acheté à la boutique de Renøs, à Smedvika, avec mon propre argent – et je sais exactement à quoi il va me servir.

Ici, dans l'étable, je me sens en sécurité. Jusqu'au jour où *il* y découvre ma présence. Bien des années plus tard, j'ai compris à quel point un journal peut être dangereux. Mais j'en ai probablement déjà l'intuition, assise là sur mon tabouret. C'est pourquoi je suis muette et cachotière. Je rassemble mes carnets de notes dans un sac en toile cirée, fermé par un solide cordon que j'accroche à un clou sous le plancher. Un dispositif bien pratique et tout à fait nécessaire en l'occurrence, car il souffle un fort

courant d'air entre les portes mal jointes de la cave à fumier.

Un dimanche matin, *il* fait son entrée dans l'étable. Je pense à me sauver mais il bouche l'entrée. Je dissimule le carnet en le faisant glisser dans ma botte avant même qu'il ne s'en rende compte. Ce n'est pas non plus le carnet qui l'intéresse, car il ignore encore ce que je peux bien trouver à écrire.

Puisqu'il a découvert mon refuge, il me faut trouver une autre cachette. Sous un rocher, pas loin de la maison. Ce n'est pas un endroit très sûr. En tout cas quand il neige. À cause des traces de pas. Je range mes carnets dans une boîte en fer-blanc cachée entre les pierres. C'est l'hiver, et je garde mes moufles pour écrire. Parfois la neige est tôle. C'est le mieux, à condition qu'il n'ait pas neigé par-dessus. Les carnets, c'est mieux que la prière du soir. C'est vite fait, je dis les choses comme elles sont, et je n'ai besoin de rien demander.

C'est vers l'âge de onze ans que je comprends jusqu'à quel point les mots peuvent être dangereux. Juste comme C.G. Jung, que je n'ai bien entendu pas encore lu, je brûle les choses. Les choses auxquelles *il* a touché. Je mets des épingles dans ses chaussettes. Je noue les lacets de ses chaussures si serré qu'il faut les couper. Téméraire, je dépose un couteau sans gaine sur son bol à raser. Je taille de longs lambeaux dans son anorak. Sans utilité aucune, car ma mère doit le raccommoder. Le plus curieux est qu'*il* ne me gronde pas. Pas pour cela. Mais pour d'autres choses, bien sûr.

Il parle tout le temps pour ne rien dire. Il nous abreuve d'injures sans nous effrayer pour autant, nous le sommes déjà assez. Hjørdis raccommode l'anorak. Elle ne me gronde pas non plus. Hjørdis ne parle que quand elle a quelque chose à dire.

Ce n'est que lorsque je vois le bateau qui l'emporte prendre le large que je me sens en sécurité.

« *Personne n'est plus en sécurité devant le danger que le petit troupeau des enfants de Dieu.* »

Dans ce livre je suis à la recherche de mes aïeules et de leurs époux. Mais c'est une grande famille qui ne demande qu'à être découverte. Certains restent cachés, ou bien laissés dans l'ombre. *Lui* demande plus de labeur que les autres. *Il* écrase tout, il n'apporte que le chaos et l'obscurité. Il a le pouvoir de détruire la moindre fragile petite joie ou pensée positive. Ce n'est qu'après sa mort que je peux entreprendre la tâche essentielle, celle d'essayer de *le* considérer comme un être humain. Non pas pour lui pardonner, mais pour sauver mon âme. Pardonner n'est heureusement pas de mon ressort, je laisse cela au Tout-Puissant.

Cela reconforte de considérer la famille dans son ensemble. De voir autre chose que la dissimulation, la honte et la haine. Cela reconforte aussi de voir chacun des membres en instantané, tels qu'ils étaient alors. Non tels qu'ils sont devenus plus tard. *Lui* aussi, à un moment, était un enfant. C'est à la fois une délivrance et un mal incurable.

La vérité pure existe-t-elle chez les humains ?

D'autre part, comment des gens de la même origine peuvent-ils être aussi différents, aussi totalement dépourvus de compréhension les uns envers les autres ? L'être humain est une énigme et cependant il reste mon sujet, comme s'il était en mon pouvoir de résoudre cette énigme.

Je collectionne les signes. Parfois ces signes sont diffus et n'engagent à rien, comme des gens que je rencontre sur mon chemin – sans m'arrêter. Ou alors, il m'arrive de les

sentir très proches, exigeants, comme s'ils me lançaient un défi qu'il faut relever. Dans ma jeunesse, en lisant une théorie métaphysique prétendant que l'on choisit ses parents, j'avais été saisie d'effroi. Maintenant, c'est justement ce que je fais. C'est-à-dire que *je choisis mon arrière-grand-mère maternelle*. Sur des critères qui ne seraient certainement pas acceptés par un généalogiste. Mais je crois à ma propre histoire.

Curieuse de tout ce que je ne saurai jamais, je rencontre la résistance dont j'ai besoin. Comme si cheminer à travers ce que j'ignore est la seule voie possible. Il me faut alors puiser dans mes propres ressources. Certainement aussi sous l'influence de mes gènes, des traces laissées par les générations antérieures.

L'idée d'écrire l'histoire de mes aïeules m'est venue il y a plusieurs années, quand ma fille m'a envoyé une brochure sur la cathédrale des îles Lofoten, à Kabelvåg. Il y avait là une photo en couleur du retable. Il représentait l'angoisse de Jésus à Gethsémané. Le texte indiquait que le pasteur Fredrik Nicolai (Fritz) Jensen l'avait peint entre 1869 et 1870 et qu'il avait utilisé un modèle vivant pour représenter l'ange qui tend le calice au Christ. Cette femme était *Sara Susanne Krog, née Bing Lind, le 19 janvier 1842 à Kjøpsvik dans le Nordland*. Ma fille me faisait remarquer qu'elle devait être notre aïeule !

Ce qui me frappe d'abord est le jour de sa naissance, identique à celui de mon fils, et le fait que cent ans exactement nous séparent, elle et moi.

En lisant la brochure, je revois ma grand-mère maternelle, Elida, pendant qu'elle parlait de mon arrière-grand-mère Sara Susanne. Et je m'aperçois que les traits de l'ange ressemblent à ceux de ma grand-mère, de ma mère et de ma tante. Quand les traits d'un visage peuvent se reproduire ainsi, ne peut-on pas imaginer qu'il en est de même pour les pensées ? Comme les vagues lancées

contre de nouveaux rivages, le mouvement se répète de génération en génération, sans que nous en tirions de leçon.

Que ce fût ma propre fille qui m'ait fait parvenir cette brochure est aussi un signe. Mais différentes choses m'empêchent d'abord de poursuivre cette recherche. Je m'y refuse. Comme si mon histoire contient un poison qui peut tout détruire. Ma propre vie ne peut pas se transformer en littérature. Elle ne peut ni s'inventer, ni être racontée comme une vérité, ai-je d'abord pensé. Avant de comprendre que je pouvais en parler comme de toute autre chose que je raconte. Car où est la vérité absolue ? Nos pensées sont-elles fausses parce qu'elles sont incontrôlables ? Et nos actes, sont-ils plus vrais parce qu'ils peuvent être contrôlés ? Ils peuvent être complètement faux par rapport à ce que nous ressentons et ce que nous pensons. Jusqu'à quel point connaissons-nous quelqu'un à travers l'idée que nous nous en faisons ?

Petit à petit, je me rends compte que toute vie est en éternel changement, pour le meilleur et pour le pire. Ce n'est qu'une question de temps.

Le point de départ de mon histoire, la rencontre de Sara Susanne avec le pasteur-peintre Jensen, je ne l'ai trouvée décrite nulle part. Et même si cela était, je ne l'aurais pas prise à la lettre. Celui qui raconte une histoire choisit ce qui lui convient de raconter. C'est ainsi que l'on peut enterrer les pires histoires de famille et que chacun doit repartir à zéro. Quant à ma propre histoire, je ne me souviens pas beaucoup de ce qui m'a formée. Peut-être parce que je ne *veux* pas m'en souvenir. J'ai employé tant d'énergie à aller de l'avant, aussi vite que possible. Comme si on pouvait construire l'avenir sans avoir besoin de regarder en arrière.

Madame Lind et les siens

À Kjøpsvik, madame Lind devint veuve en 1848. Mais le partage de la succession n'eut lieu qu'en 1851.

Les héritiers de Jacob Lind, six enfants d'un premier mariage et neuf nés de son union avec Anne Sophie Dreyer, ne se firent pas la guerre pour autant. Il était difficile de partager la propriété et la boutique sans les vendre, et il ne laissa guère de fortune ou autres valeurs. La veuve garda l'usufruit de la boutique et des bâtiments en attendant la majorité de son fils aîné, Arnoldus, qui avait quinze ans. Il y avait aussi un autre fils, Jacob, plus jeune de six ans. Et puis venaient toutes les filles qu'il fallait bien pourvoir d'une manière ou d'une autre.

Son sixième enfant était Sara Susanne, celle aux cheveux roux, qui n'avait que six ans à l'époque.

On ne pouvait pas accuser Arnoldus de ne pas faire son possible pour rendre la vie plus facile à sa mère. Il avait un défaut, si l'on peut dire. Une qualité peu appréciée par les hommes dignes de ce nom dans cette contrée. Une manière de dire directement ce qu'il pensait et ce qu'il ressentait. Une candeur séductrice et une douceur attentionnée que l'on peut qualifier de charme, si l'on est enclin à utiliser de tels mots. Cela attirait la gent féminine, quel que soit son âge. Toutes ses sœurs, de treize ans à un an, s'en remettaient totalement à lui. À part l'aînée, Maren Maria. Quand son père mourut, elle comprit vite qu'elle n'était plus la personne la plus importante de la maison. En un clin d'œil ce fut Arnoldus. À elle revenaient le dur labeur et les mains écorchées. La responsabilité de prendre soin de sa plus jeune sœur, Anne Sophie, lui incombait aussi. Elle était forcée d'écouter le flot de paroles de sa mère à propos d'amour et de chagrin. Comme si madame Lind avait été la seule à l'éprouver.

Comme si les autres, y compris ses propres enfants, étaient des êtres insensibles qui ne comprenaient rien.

Si l'on recherchait en Maren une ombre d'opposition, on recherchait en vain. Elle utilisait bien son temps et savait observer. Par un seul regard, elle éduquait ses petits frères et sœurs, sans gifles et sans louanges. Maren était comme une dalle au seuil d'une maison, solide et stable. Or il est évident qu'une dalle qui ne reçoit jamais de soleil ne peut guère prodiguer de chaleur.

Mais Maren Maria Lind n'attendait pas le soleil, elle cherchait une occasion de quitter l'ombre. Tout homme rencontré à la boutique ou dans la maison des Lind, ou encore le dimanche sur le parvis de l'église, était soupesé sur la bascule de Maren. Installé dans sa tête. Bien caché. Elle utilisait des poids selon les besoins du moment. Au début, ils pesaient si lourd qu'ils expédiaient tous les gringalets directement dans le firmament. Mais après sa confirmation, elle fit preuve de plus de perspicacité devant les mystères de la vie. Elle comprit qu'un homme ne se jugeait pas en mettant toutes ses qualités sur le même plateau, mais qu'il fallait les disposer une à une sur une balance de précision et ensuite faire le bilan de l'actif et du passif. Et avant tout, il fallait savoir ce que l'on voulait. C'est ainsi que devait être réglée la balance. Il lui était arrivé plus d'une fois de se rendre compte que quelqu'un qu'elle avait considéré être de première qualité ne faisait finalement pas le poids.

Mais comme Maren ne se confiait à personne, elle ne risquait jamais de perdre la face quand elle se trompait. Avec grande sagesse, elle désapprouvait les éternels discours de sa mère sur les sentiments, sa nature aimable et ouverte et surtout la sollicitude dont elle entourait Arnoldus et son frère cadet, Jacob. Comme si ses frères, par définition, étaient faits d'une pâte plus fine. Maren savait que tous ceux qui sollicitaient l'attention de sa

mère faisaient que ses nuits étaient plus courtes et son temps compté.

À quinze ans, elle se rendait compte qu'elle était bien faite, mais depuis longtemps déjà elle se sentait vieille. Elle voyait aussi que ses sœurs étaient devenues jolies. Surtout Sara Susanne. En plus, elles étaient d'une humeur plus joyeuse qu'elle. Surtout Amalie et Ellen Margrethe qui n'avaient qu'un an de différence. Elles se conduisaient comme si elles étaient le centre du monde. En bref, l'avenir était à elles, elles n'avaient qu'à entrer dans la danse. Maren fut forcée d'être leur confidente, leur aide et leur consolatrice, mais quand la danse commença elle était épuisée.

1855, une année dont tout le monde se souvient ; *La Gazette de Tromsø* écrivait que la récolte de foin était bonne, mais toutes les autres mauvaises. Et cela quand tous ceux qui possédaient un lopin de terre avaient mis sur les pommes de terre et le blé. N'empêche que l'on manqua de pommes de terre. C'était heureusement la dernière année de la guerre de Crimée qui empêchait le commerce de blé avec la Russie, car dès janvier ce fut l'armistice et la paix fut signée le 30 mars. Ce qui n'empêcha pas les dieux de faire la pluie et le beau temps à leur convenance. Et quand la terre ne recevait pas les dons du ciel, la caisse des commerçants ne se remplissait pas non plus.

Madame Lind et Arnoldus, qui avait alors vingt-deux ans, le ressentirent inévitablement. La maisonnée avait beaucoup trop de bouches à nourrir. Même si Jacob, qui était célibataire, gagnait sa vie comme commandant de bateau. Quant aux filles, elles étaient une éternelle source d'insomnies. On ne le disait pas ouvertement, mais les

ainées le ressentait comme un reproche muet. Et passer leur vie au service des autres dans une maison étrangère n'était pas exactement ce dont elles rêvaient.

Un beau jour, le jeune Johan Lagerfelt, natif de Trondhjem, arriva à Kjølsvik. Juste au moment où Maren avait besoin qu'on lui prête main-forte pour sortir la lessiveuse de la buanderie. Johan ne prit même pas le temps de dire bonjour, il empoigna la lessiveuse de ses deux solides mains. Une mèche de ses cheveux couleur carotte se dressait dans la vapeur et tout son cou rougit sous l'effort. Il portait une moustache épaisse et raide – elle se mouvait lentement au rythme de son halètement.

C'est ainsi que cela commença. Au fil du temps et après plusieurs visites, il se déclara en souriant et tout simplement, sans la moindre gêne.

« C'est que j'ai pensé à toi tout le temps. Alors autant te demander tout de suite de te marier avec moi. Qu'en dis-tu ? »

Quand il se leva pour venir près d'elle, Maren se tenait près de la table de jardin qu'elle était en train de dresser, puisqu'il faisait beau. Ils étaient seuls et elle oublia de le soupeser. Elle devait donc le savoir dès le début. Comme une chose évidente, déjà inscrite et enregistrée.

Après le mariage, où Johannes Krog, de Offersøy, était témoin, ils partirent s'installer à Hundholmen.

Mais avant cela, l'hiver 1855-1856 fut dur pour les humains comme pour les bêtes ici dans le Nord. Le bras de mer gela et la glace ne fondit que fin mai. Les prix montèrent au galop et on voyait la faim s'inscrire derrière les vitres givrées, surtout dans les cabanes de pêcheurs ou de métayers. Les pouvoirs publics engagèrent un agronome, mais les gens ne comprirent pas à quoi il pouvait servir. Ils priaient à la fois Notre-Seigneur et les pouvoirs publics de leur venir en aide. Comme toujours, les choses s'arrangèrent avec le temps, pour certains beaucoup trop tard.

Cependant les survivants oublièrent vite. Dès 1859 tout était rentré dans l'ordre. La coopérative agricole en tira tout le mérite, sans le partager le moins du monde avec Notre-Seigneur. L'agronome se promenait partout comme un prédicateur, prêchant la nouvelle mode : creuser des fossés de drainage le long de ses champs. Là, se cachaient tous les secrets de l'agriculture.

À Hundholmen, Johan et Maren engagèrent progressivement deux garçons de ferme et deux servantes, avec en plus des locataires, une famille de six personnes. Ils possédaient quatre vaches, douze moutons, un cochon et des poules. Ils pouvaient semer cent kilos d'orge et planter huit cents kilos de pommes de terre. Maren, par son mariage, avait miraculeusement échappé à l'autorité de sa mère. Sa demeure n'était pas aussi somptueuse et elle n'avait pas hérité d'autant de bibelots à dépoussiérer, mais Maren avait obtenu la sécurité matérielle et était maîtresse dans sa propre maison. Ainsi, aurait-elle pu très bien se passer de cris d'enfants. Car, sans qu'elle le sache encore, la nature l'avait affranchie des devoirs de la maternité.

Mais, comme tout le monde le sait, le caractère et le sort des humains restent une énigme, et ce qu'on ne peut pas obtenir peut facilement devenir une obsession.

